

GRATUIT LE GUIDE DES **ACTIVITÉS**
CYCLISTES DE L'ÉTÉ

UN CYCLOTOURISTE
CHEZ DRACULA

géo

pleinair

LE MAGAZINE QUÉBÉCOIS DE L'AVENTURE

PREMIÈRES NATIONS

La terre en mémoire

- » Canot sur l'Harricana
- » Rafting sur la Moisie
- » Campement près de la George et plus!

5 CAMPINGS RAFRAÎCHISSANTS

CHIENS ET PARCS NATIONAUX DU QUÉBEC

Y a un os!

www.geopleinair.com

JUN 2004 4,95 \$



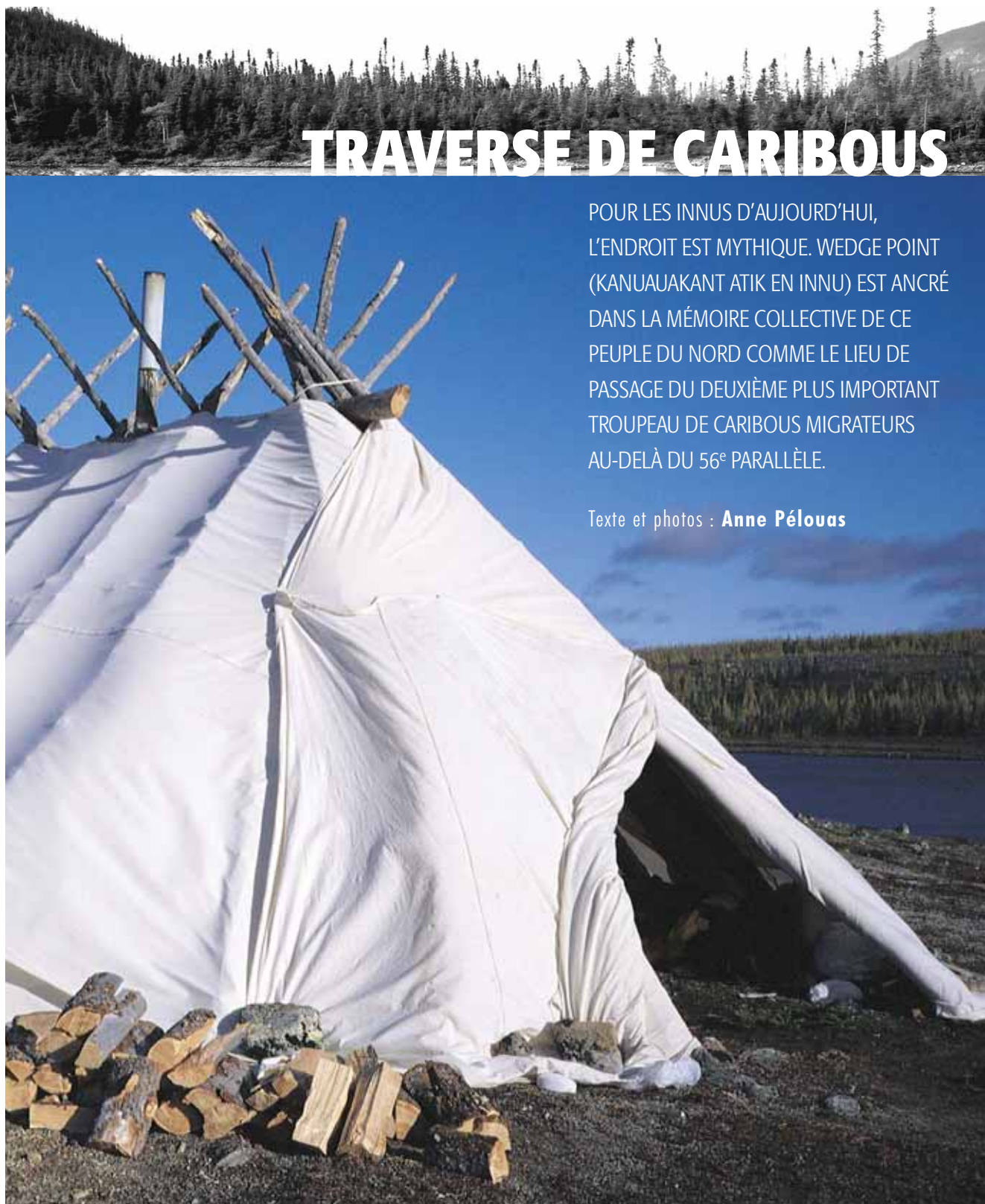
CONVENTION NO. 40065387
PAP-NO. D'ENREGISTREMENT 10621



TRAVERSE DE CARIBOUS

POUR LES INNUS D'AUJOURD'HUI, L'ENDROIT EST MYTHIQUE. WEDGE POINT (KANUAUAKANT ATIK EN INNU) EST ANCRÉ DANS LA MÉMOIRE COLLECTIVE DE CE PEUPLE DU NORD COMME LE LIEU DE PASSAGE DU DEUXIÈME PLUS IMPORTANT TROUPEAU DE CARIBOUS MIGRATEURS AU-DELÀ DU 56^e PARALLÈLE.

Texte et photos : **Anne Pélouas**





NOUS SURVOLONS LA MAGNIFIQUE rivière George, à mi-chemin du parcours sinueux de ce quasi-fleuve qui prend sa source près de Schefferville pour se jeter dans la baie d'Ungava (480 km au total). Il aura fallu bien du temps pour atteindre l'endroit, situé à quelque 1200 km de Québec. Avion ou train pour Schefferville, puis une bonne heure d'hydravion pour parcourir quelque 250 km vers le nord, les yeux rivés sur un paysage grandiose : des lacs qui n'en finissent plus, ponctués d'îles minuscules perdues dans l'immensité, des collines où la pierre affleure, entrelardées de minces filets d'eau. Panorama typique de la toundra, le bouclier canadien à l'état pur ! Un torrent s'écoule vers la rivière George, que les Innus appellent encore Mushuau-shipu (« rivière des terres dénudées »). Une belle dune de sable en forme de cœur nous souhaite la bienvenue.

Peu après, un éperon de pierres s'avance au milieu d'un plan d'eau. Le lac de la Hutte-Sauvage, excroissance de la rivière George, est barré par un bel esker (cordon de terre ou de roche au tracé sinueux) qui sert de « traverse » aux caribous. Excellents nageurs, ceux-ci ne dédaignent pas pour autant les raccourcis. L'esker au tracé zigzagant, vestige d'une ancienne rivière souterraine emportée 10 000 ans plus tôt par la fonte des glaces, marque notre descente en territoire innu.

BIENVENUE AU « NITASSINAN »

Parvenir si près de la chaîne des monts Torngat (à vingt minutes d'hydravion au

nord) ou de la mer du Labrador (autant de temps vers l'est) est un privilège. Rendu là, on devrait se sentir loin de tout et de tous. Mais il règne une drôle d'atmosphère aux alentours du campement innu de Serge Ashini Goupil, installé en plein vent sur les hauteurs, un peu comme le faisaient ses ancêtres pour voir au loin et éloigner les mouches.

Le lieu est tellement chargé d'histoire qu'on ne s'y sent nullement seul. Des générations d'hommes et de femmes ont marché ici avant nous, ont vécu ici la vie nomade des Innus en partance de la Côte-Nord vers leurs territoires de chasse au caribou. L'air y est rempli d'une présence chaleureuse, humaine. Fils d'une Innue et d'un Blanc, Serge est de cette jeune génération d'entrepreneurs qui croient au développement économique du nord, avec et pour les communautés autochtones. Avec Aventures Ashini, il a remporté en 2003 le Prix des Premières Nations au Concours québécois en entrepreneurship. Ses séjours de découverte de la nature et de la culture innue se veulent d'abord et avant tout authentiques.

Au campement, avec la rivière George à nos pieds et les montagnes à l'horizon, on dort dans le *shaputuan* (tente traditionnelle innue des grandes occasions), on mange innu et les activités proposées ont un lien avec le mode de vie traditionnel : pêche, fumage du poisson et du caribou, observation de la faune, randonnée pédestre, rabaska, visite archéologique, interprétation du caribou, contes et légendes.

Malgré ses origines innues, Elizabeth Ashini a, pour sa part, tout d'une *mamma* italienne. Petite, tout en rondeurs, elle a le sourire facile et vous prend sous son aile comme si vous étiez l'un de ses enfants. Elle n'est pas peu fière de son fils et de l'entreprise qu'il a créée, perpétuant ainsi la tradition innue, celle des Anciens qui, chaque année, quittaient la côte du golfe du Saint-Laurent pour filer vers le nord, répondant à l'appel du caribou. Ils éلياient souvent campement à Wedge Point, où de nombreux vestiges archéologiques témoignent encore de leur présence (le site est même répertorié comme bien culturel du Québec).

Ces « hommes-caribous », Elizabeth les a bien connus, elle qui « nomadait » avec sa famille de Sept-Îles à Schefferville, il y a plus de 50 ans. Elle connaît leurs légendes, leurs rituels, comme elle connaît et partage les secrets de la banique, du caribou et du poisson fumé. La vie l'a menée ailleurs, d'abord dans un pensionnat pour autochtones, puis à Québec pour apprendre le métier d'infirmière. À 20 ans, la « petite Indienne » de l'hôpital Saint-Sacrement rentre finalement à Schefferville où ses parents se sont sédentarisés. « Ils vivaient très pauvrement, dans une cabane », se souvient-elle.

Elle travaille à l'hôpital local. Plus tard, elle se marie « avec un beau blond de Montréal », échoué là pour avoir déniché du travail. Ensemble, ils fileront plus tard en Abitibi, et s'installeront sur une ferme. Elle y restera pendant 26 ans. La voilà de

retour à Schefferville où elle dirige, à 62 ans, le dispensaire de la communauté innue. Dans ses temps libres, elle ne rate pas une occasion d'accompagner son fils à Wedge Point. Elle y joue le rôle d'hôtesse et d'infirmière en chef.

Georges aussi est toujours prêt à accompagner Serge dans ses aventures. Ce jeune Innu de Schefferville, qui a les épaules d'un joueur de football et des allures de punk avec son crâne à moitié rasé, porte en lui toute la désolation d'une communauté abandonnée à elle-même, dans ce qui est presque devenu une ville fantôme après la fermeture de la mine IOC en 1982. (Depuis, la reprise économique et politique est entre les mains des deux communautés autochtones locales, innue et naskapi). Pourtant, cet ancien guide de pourvoirie pour Américains épris de tir à la carabine est un véritable jeune homme-caribou, version moderne. À Wedge Point, il est assurément dans son élément. Bien plus que dans les bars de Schefferville.

Il faut le voir se démener comme un diable pour couper du bois, diriger de main de maître son canot à moteur dans les vagues, tendre un filet en travers d'une rivière, brandir sa canne à pêche avec une belle truite grise accrochée à l'hameçon ou nettoyer le poisson comme personne ! On le sent, on le voit : pour « Georges-le-désœuvré » de Schefferville, le pays du caribou est un vrai lieu de ressourcement personnel. « Je connais le bois, confie-t-il à l'heure de la pause. J'y vais depuis que je suis tout jeune, en famille. J'y retourne dès que je peux. J'y travaille autant que possible. »

Tout en cuisant la banique sous le *shaputuan*, Elizabeth se raconte. Toute l'épopée d'un peuple transpire des souvenirs qu'elle partage. « Quand j'étais enfant, on

allait à Sept-Îles passer l'été. On pêchait en mer, avant de repartir en canot, sur la rivière Moisie, aux alentours du 15 août. Un mois plus tard, et 600 km plus loin, on se retrouvait dans la région de Schefferville. Puis, c'était le temps de la chasse. Les familles migraient vers le nord pour passer l'hiver et le printemps là où il y avait abondance de caribous. »

MARCHER SUR L'HISTOIRE

« Le troupeau de la rivière George, explique Serge, descend l'été des plateaux situés au pied des Torngat en suivant quasiment la rivière, côté est. Après l'avoir traversée, ils descendent encore vers Schefferville. Sédentaires durant l'hiver, ils repartent au printemps pour mettre bas sur les hauteurs des plateaux nordiques. » Au moment de leur transhumance, Wedge Point était un vrai carrefour. Mais, surtout, un arrêt sur « l'autoroute » des caribous.

En innu, le lieu se nomme encore « Là où le caribou traversait ». Pas étonnant que les Innus en aient fait eux aussi un lieu de rassemblement depuis 6000 ans (si l'on en croit les archéologues). « On n'a pas fini, dit Serge, de répertorier les emplacements de tentes qui ont été montées ici, mais il y en a au moins une cinquantaine. » Il m'apprendra en marchant dans la toundra comment reconnaître un ancien site de *tashtuaikanitshuap* (tente circulaire à toiture à pignon et à foyer central, comme un tipi) ou de *shaputuan* (de forme ovale, avec deux foyers) : le sol est vaguement creusé, comme un petit cratère, en forme de cercle ou ovale ; puis, on trouve des roches tout autour, qui servaient à tenir la toile de tente, et un amas de pierres quelque part à l'intérieur, restes d'un ancien foyer.

Les vestiges actuels remonteraient à la période qui s'étend entre 1865 et 1950. Tout au long de nos promenades, je prête ensuite une attention particulière aux formes du terrain, pour repérer ces sites, inscrits dans le sol, et ne pas les fouler du pied, par respect « archéologique ». Sur une bosse, à l'écart du campement principal, Serge me montre une ancienne tombe innue. Aucune protubérance de terre, seulement des bouts de bois mort posés sur le sol, comme une clôture délimitant la sépulture.

De ce site historique, ni Serge ni sa mère ne veulent faire un « musée ». Ils aimeraient plutôt le voir servir de site écotouristique d'interprétation de la culture innue et de lieu de ressourcement pour les Innus et leurs invités. Comme d'autres, « les Innus ont besoin de retrouver le vrai sens des choses, fait remarquer Elizabeth. Ils ont besoin d'un lieu comme celui-là, chargé de leur histoire. »

LES DEUX PIEDS DANS LA TOUNDRA

Pour nous, étrangers, le lieu impose le respect de cette aventure humaine et attise notre curiosité pour la nature. Les occasions de randonnées pédestres ne manquent pas. Au règne de la toundra forestière, plutôt arbustive, du 56^e parallèle, les arbres se font rares, mais quelle majesté ils ont quand ils se dressent – en petits groupes de sombres épinettes ou en solitaire comme les mélèzes – dans un plissement de terrain, au beau milieu d'un décor de steppe ! Il faut parfois se frayer un chemin, surtout aux abords de la rivière, dans des buissons d'aulnes nains, dits crispés, ou de saules arctiques.

Puis, on grimpe dans la pierraille en protégeant ses chevilles. Sur les collines,



L'esprit des traditions : préparation du poisson...



... et de la banique.



DROITS DES INNUS : UN TRAITÉ NÉGOCIÉ À PAS DE TORTUE

Contrairement aux Cris, aux Inuits et aux Naskapis, qui ont bénéficié dans le passé d'importantes compensations financières des gouvernements québécois et fédéral (en échange du renoncement à leurs droits ancestraux sur de vastes territoires du Nord), les Innus mènent toujours la bataille pour faire reconnaître leurs droits. Ottawa et Québec sont engagés dans des discussions avec leurs communautés depuis la fin des années 1970. Et même si un pas de plus a été franchi le 31 mars avec la signature d'une entente de principe entre Ottawa, Québec et quatre nations innues (sur neuf), les changements ne sont pas pour demain ! L'unité des neuf communautés, implantées surtout sur la Côte-Nord, au Saguenay et dans la région de Schefferville, s'est défaite en 1994. Sept d'entre elles ont entamé des négociations officielles avec Québec et Ottawa, tandis que deux (Matimekush-Lac-John à Schefferville et Uashat mak Mani-Utenam à Sept-Îles) demeuraient en « réflexion » sur le bien-fondé d'un tel processus.

Fin mars, les Innus de Betsiamites, Essipit, Mashteuiatsh et Nutashkuan ont officiellement signé un accord de principe dénommé « approche commune », prévoyant notamment la reconnaissance de droits ancestraux, de droits de pleine propriété et d'autonomie gouvernementale sur l'Innu Assi, un territoire correspondant à près du double des réserves actuelles. Au Nitassinan, territoire de près de 300 000 km² englobant une partie des régions du Saguenay-Lac-Saint-Jean et de la Côte-Nord, les Innus obtiendraient des droits de chasse et de pêche, ainsi que des redevances pour l'exploitation des ressources naturelles. Enfin, ils recevraient 377 millions de dollars canadiens en compensations financières.

Bien des questions demeurent toutefois en suspens et personne ne croit à la signature d'un véritable traité avant deux ans, au mieux. De plus, l'entente qui était sur la table depuis juin 2002 a, depuis, provoqué de sérieux remous chez les non-Innus du Lac-Saint-Jean et de la Côte-Nord. Et ils sont loin de s'être calmés, malgré les tentatives de Québec de réunir les représentants à la table des négociations. Enfin, l'accord est partiel puisqu'il laisse pour l'instant à l'écart du processus cinq nations innues du Québec.

souvent bombées comme un terrain de golf, on marche lentement pour profiter à plein du « paysage » de la terre. Au sol, c'est l'explosion de couleurs chatoyantes : un couvre-sol arc-en-ciel, des touffes de délicates herbes jaunes, des mousses verdâtres, des fruits rouges... Parfois un lichen sec, couleur vert-de-gris, vient rehausser encore le tableau sur fond de ciel bleu azur. La flore de Wedge Point compterait plus de 550 espèces végétales. Sur le tapis de sol, on peut cueillir en saison airelles et raisins d'ours, camarines, bleuets ou canneberges.

Vers l'esker, on assiste à un changement de décor : lui aussi, malgré son petit côté plus austère, attire les visiteurs comme un aimant. Quelques heures suffisent pour faire le tour de ce gros « tas de pierres ». La marche d'approche nous mène à travers un bosquet d'aunles sur les hauteurs d'un drôle d'éperon. Il faut beaucoup d'imagination pour voir une ancienne rivière dans ce piton rocheux aux arêtes quasi verticales ! Nous progressons lentement sur la crête, qui perd en altitude à mesure que l'esker s'avance pour se noyer dans la rivière George. Quel cadre magnifique au coucher du soleil, quand la lumière rasante vient lécher certaines parties de l'esker !

Au sud-ouest du campement, près d'un petit lac niché dans le creux d'une colline, de grosses empreintes sont inscrites dans la boue. Elles nous rappellent que nous ne sommes pas seulement au pays du caribou mais aussi dans celui de l'ours noir. Aussi, d'autres espèces fauniques, comme le loup, la martre, le vison, la perdrix ou le porc-épic affectionnent particulièrement la région. En marchant vers le nord, le long de la rivière, Serge me montre les traces du passage d'un porc-épic affamé... sur un tronc d'arbre ! Son écorce a été littéralement arrachée sur un bon mètre de hauteur. « Quand on le chasse, explique-t-il, il faut regarder en l'air, car le porc-épic adore aussi les hauteurs de l'arbre, pour manger et se protéger des prédateurs. »

Retour au campement après une demi-journée de marche. Le soleil se couche à peine que les étoiles parsèment déjà le ciel.

Quelques heures plus tard, le *shapuchuan* et ses flèches de bois se détachent dans la nuit éclairée. Puis, c'est un nouveau spectacle. Après 15 ans d'attente, je vois mes premières véritables aurores boréales. Une danse magique – tout en lueurs et traînées vertes, comme des personnages longilignes s'étirant lascivement dans le ciel – qui dure longtemps, longtemps.


LE CARIBOU, RÊVÉ OU NOURRICIER ?

Sous la tente, Elizabeth sort ce soir-là un tambour traditionnel innu, un objet quasi sacré. « Chaque homme, raconte-t-elle, avait autrefois sa chanson, inspirée par une vision, un songe. Il fallait avoir rêvé de caribou, d'eau, d'une femme et avoir retenu le texte... Chacun chantait alors le sien, accompagné du tambour. Sans vision, pas de chanson, ni de tambour ! »

Au souper, le caribou est à l'honneur, évidemment. Une belle viande rouge, étonnamment tendre et sans gras. Dans l'après-midi, Elizabeth avait aussi fumé du caribou selon la méthode traditionnelle. Le fumoir extérieur – un assemblage de perches avec un feu de bois au centre – était installé près de la tente, en plein vent. Elizabeth avait dénervé un long filet de viande, puis l'avait désépaisi aux trois quarts avant de le poser à cheval sur une barre transversale du fumoir. Il resterait là de longues heures, sous son œil attentif.

Pour les Innus, le caribou est l'animal nourricier, un peu comme l'original pour

les Algonquins ou le phoque pour les Inuits. « Nous le respectons beaucoup, explique Elizabeth. Il est très important dans notre tradition. On pouvait tout faire avec : le manger bien sûr, mais aussi fabriquer bien des outils avec les os, se servir de la peau pour confectionner vêtements, mitaines, mocassins, bottes, tambours ou toiles de tente. Voilà pourquoi les Innus sont scandalisés quand ils voient des chasseurs sportifs tuer un caribou seulement pour en ramener la panache comme trophée. »

Georges, qui a appris à l'âge de 10 ans à dépecer un caribou, n'aime guère, lui non plus, les chasseurs sportifs. « Ils pensent qu'en venant ici, ils entrent dans un magasin ; le caribou doit être là quand ils passent. Tout ce qui les intéresse, c'est de tirer. Ensuite, le guide doit tout faire, aller chercher la bête, la dépecer, transporter les morceaux, la panache... » Le caribou mérite pourtant le plus grand respect. « L'animal représente toujours la survie pour les Innus et si je chasse, ajoute-t-il, c'est encore aujourd'hui pour nourrir ma famille et les aînés de ma communauté. » Il le fait dans la plus pure tradition innue. Sans jamais en abuser. 

REPÈRES

Aventures Ashini propose pour août et septembre des forfaits 6 jours et 5 nuits de découverte de la nature et de la culture innue au bord de la rivière George.

Info : (418) 842-9797 ou www.ashini.com